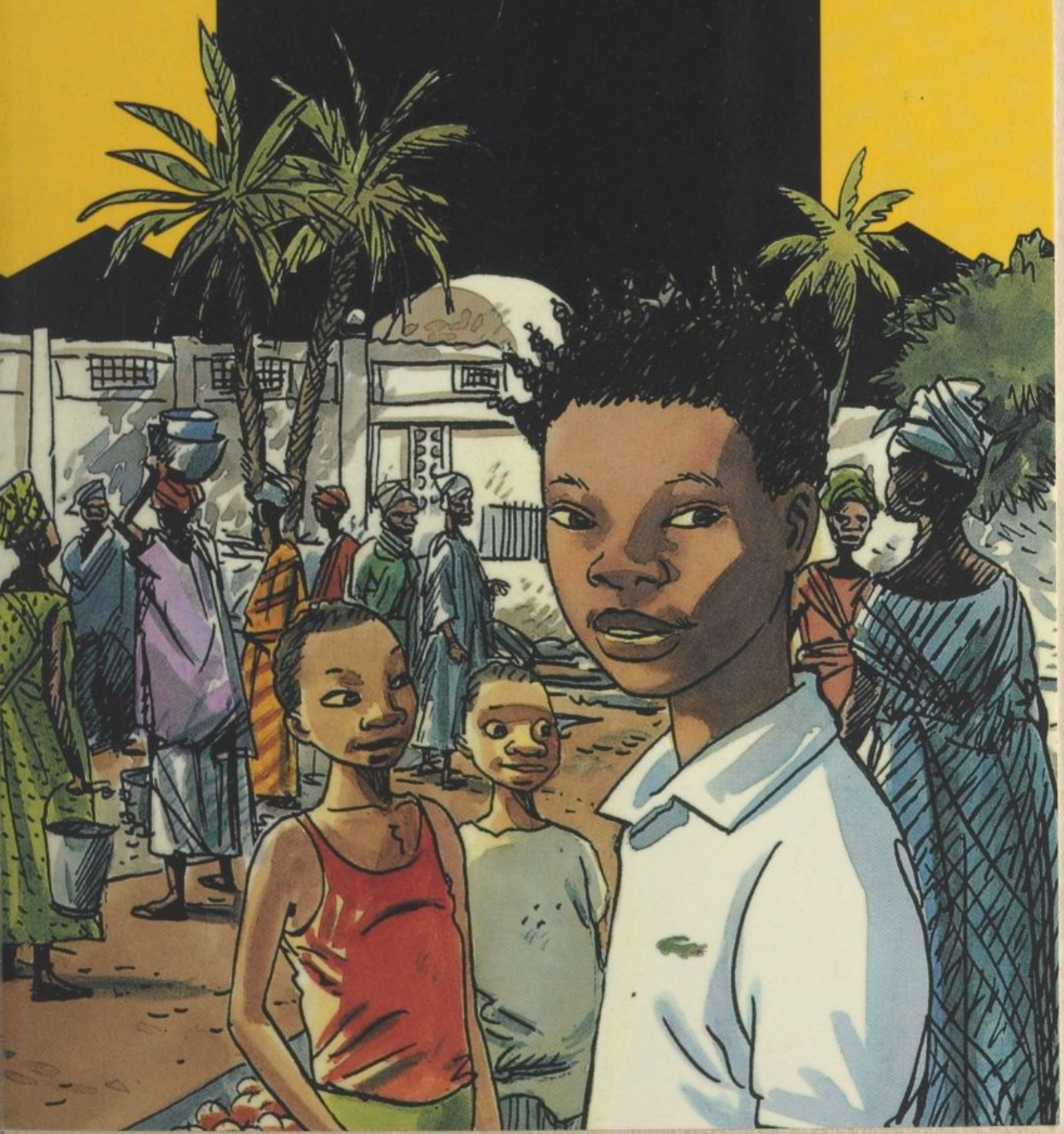
T4 12.2
M5
2342

souris noire

Le clone noir

Jocelyne Sauvard



Collection

souris noire

dirigée par
François Guérif

L'auteur

Jocelyne Sauvard écrit des romans, des pièces, des scénarios et vit à Paris la plupart du temps. Mais elle aime bien aller à la rencontre des autres, ici et là, tout près ou très loin.

Du même auteur

• *Vagues à Biarritz*
Albin Michel
• *La nuit du rappeur*
Baleine
• *Brûlures*
Desclée de Brouwer
• *Lethal romance*
• *Le ballon de Yacine*
L'Harmattan
• *Quinze ans, la mort au bout du couloir*
Syros, J'accuse

02454836 8
823

Jocelyne Sauvard

Le clone noir

Illustration de couverture
Jacques Ferrandez

souris noire

J
D4
1999
60 a13

SYROS
jeunesse

DL 06 MAI 99 20071

Remerciements à Vincent

Catalogage Électre-Bibliographie
Sauvard, Jocelyne
Le clone noir. – Paris : Syros, 1999. – (Souris noire poche ; 35)
ISBN 2-84146-704-X
Dewey : 811.5 : Albums et fiction. Romans. Aventures et voyages
Public concerné : Adolescents (à partir de 12 ans)

© 1999. Éditions La Découverte et Syros, 9 *bis*, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris

BnF
L&A

1

Je venais de fêter mes quinze ans quand je décidai d'aller voir mon père au Sénégal. Ce serait une première rencontre.

De lui, je ne savais que ceci : venu étudier le droit à Paris, c'est au restaurant universitaire qu'il avait rencontré ma mère, elle-même venue s'inscrire en première année de lettres. Ils s'étaient aimés un an. Peu avant ma naissance, ayant terminé ses études, mon père avait eu l'opportunité de retourner au pays, un poste de magistrat l'y attendait. Il avait tenté de décider ma mère à le suivre à Dakar. En vain, l'Afrique l'inquiétait. Et puis, elle voulait que leur enfant soit élevé sur sa terre d'origine, là où elle était ancrée depuis toujours. Elle avait demandé à mon père de procéder à l'inverse : rester, faire sa vie dans le pays d'accueil. Il avait refusé. Ce poste était trop important pour qu'il le rate. En dépit de leur amour, son choix était fait. Ma mère l'a alors prévenu, s'il partait, ce serait fini entre eux, et il ne me connaîtrait pas.

Mon père est parti. Trois mois après, je suis né.

Ma mère avait dix-neuf ans. Elle a interrompu ses études, a trouvé un emploi de vendeuse et m'a élevé.

L'année de ma troisième, au collège Rimbaud, ma mère, devenue depuis attachée à la Communication d'un ministère, dut partir à Strasbourg suivre une formation. Elle aurait ainsi au bout d'un an des responsabilités, un salaire plus important, des annuités et *tutti quanti.* Et moins de soucis pour les fins de mois. Un week-end sur quatre, j'allais la rejoindre. Entre-temps, elle me confia à l'oncle Harold, célibataire sans enfant, pianiste de bar, qui possédait un trois pièces dans le XIIIe arrondissement. J'étais sous sa responsabilité pour tout ce qui concernait l'école et la loi.

L'été de mes quinze ans donc, encouragé par l'oncle qui avait vécu en Amérique et trouvait formateurs les petits travaux réservés là-bas aux collégiens en échange de quelques

dollars, je travaillai tout le mois de juillet dans un fast-food. Coiffé d'une toque, je remplissais les packs de frites, triais les hamburgers servis chauds, séparant les *chicken* des *beef,* et les disposais sur des plateaux.

Ce mois d'efforts me permit d'acheter la moitié d'un billet d'avion pour Dakar. Mon oncle ajouta la différence. Depuis un trimestre, j'avais suspendu tout achat de jeux vidéo, même d'occasion, et avais économisé l'argent de poche que me versait maman. D'après mes calculs, j'en avais assez pour passer deux semaines au pays de mon père. L'oncle signa la sortie de territoire, et par un clair matin d'août m'accompagna dans sa vieille Peugeot à Roissy, où je m'embarquai pour le Sénégal.

Le Boeing était rempli d'une foule d'enseignants entourant un conférencier, d'après ce que j'ai compris. Vêtus comme lui de chemisettes étroites surmontées d'une calvitie et

de grands shorts beiges d'où dépassaient des jambes maigres, à leur habitude ils menaient grand tapage, coupant la parole à l'orateur et n'écoutant pas la réponse.

À ma droite, un gars d'une vingtaine d'années environ, noir de peau et somnolent, s'abritait derrière ses verres, mauves. Il portait des tresses embroussaillées retenues par des élastiques bleus, et un pantalon bariolé. Les pieds chaussés de baskets, posés sur son sac de sport. Sac aussi banal que le mien, avec le logo de la marque en vogue. Je remarquai aussi de larges bagues d'argent sur ses doigts maigres. Quand l'avion décolla, il ôta ses lunettes, se tourna vers moi et j'en éprouvai un choc. Ahurissant, la ressemblance. C'était moi en plus vieux et en plus coloré. Il me tapa sur l'épaule :

– Holà, petit frère, tu sais que j'ai une supertrouille, moi !

La glace étant brisée, nous avons continué à parler même quand l'avion fut stable. De

musique essentiellement. Et puis de nos familles. Sunny exhiba des photos, ses frères et sœurs réunis sur la véranda de la grande maison à Cap Skirring. Je lui montrai la photo de maman. Il fit entendre un murmure approbateur, alors je lui racontai mon histoire. Il promit de m'aider à son retour, après son concert à Conakry.

À l'atterrissage, Sunny me donna l'accolade. Il restait en transit, attendant le prochain vol pour la Guinée. On se reverrait dans trois jours, dans le hall du *Sonôtel*, à quinze heures. Sinon, à Paris.

Je débarquai dans un aéroport à ciel ouvert, rustique et moite. Près du cordon de sécurité (une quelconque barrière ajourée), les douaniers souriaient de toutes leurs dents en accueillant les nouveaux arrivants. Ces sourires, qui formaient une barre immaculée dans leurs figures noires, m'étonnèrent. En Europe, on n'est pas habitué aux amabilités de bienvenue, surtout de la part des doua-

niers. « Bonjour, ça va, bonjour, ça va ! » affirmaient-ils plus qu'ils ne questionnaient chaque voyageur ahuri.

Devant le hall, des taxis attendaient en file le long d'une allée herbue. Quelques palmiers se profilaient, la chaleur était au plus fort, le ciel lourd et gris comme un tampon d'acier. La sueur poissait déjà mon polo blanc et des rigoles se formaient sur mon jean. Je me sentais ridicule, avec mon sac de sport à la main. Je ne savais que faire ni où aller. Ç'aurait été plus tranquille si Sunny avait été là.

– Allez, mon gars, dit l'un des chauffeurs, monte et dis-moi où tu vas, je t'y mènerai pour un bon prix.

Les autres renchérirent. Les profs aux jambes pâles vêtus de grands shorts s'engouffraient dans des voitures, d'autres marchandaient avec le chauffeur, avant de se résigner à monter. Le conférencier était parmi eux. Semblable. Sans la prothèse de cuir lacée qui